

## LA VIE EN CHINE

SUITE ET FIN



u milieu de ces innombrables bateaux, les plus curieux sont peut-être ceux où l'on élève des milliers d'oies et de canards; on met ces volatiles à terre pendant deux heures de la journée, et dans les boues fluviales, dans les champs voisins, ils trouvent en abondance de petits crabes, des vers, de petites grenouilles, des limaçons et autres mets dont ils sont friands; rien n'est plus drôle et singulier que l'exactitude avec laquelle ils rentrent au premier appel; jamais école ne fut si obéissante et il suffit pour cela de la crainte salutaire d'un petit coup de bambou que reçoit toujours le dernier rentré.

Parmi cette immense flottille, les minuscules bateaux des barbiers circulent sans cesse, faisant d'excellentes affaires comme le médecin; celui-ci annonce son approche au moyen d'une petite cloche, et quiconque a besoin de lui peut l'appeler.

Dans un pays où il n'y a ni routes, ni voitures, ni chevaux, les rivières jouent naturellement un grand rôle comme moyen de locomotion. Les riches négociants remplacent la chaise de poste à quatre chevaux, par une délicieuse petite maison flottante munie d'une élégante et confortable cabine-salon avec des fenêtres des deux côtés et un toit qui sert de terrasse quand on ne veut pas rester à couvert. Il y a une autre cabine-chambre à coucher, une cuisine, un logement pour les serviteurs, partout des tiroirs et armoires, de sorte que l'on peut faire de longues excursions dans les conditions les plus agréables du monde. On s'arrête où l'on veut, et les robustes porteurs qui sont à bord vous emportent dans les chaises de bambou partout où l'on désire aller. Naturellement, les étrangers attirent la foule quand ils s'arrêtent aux villages; si elle est curieuse et encombrante, elle offre aussi d'excellentes occasions

d'étudier les types, les coutumes et les costumes. En général, les indigènes, uniformément vêtus de cotonnade bleue, se montrent hospitaliers, et, s'il y a des dames parmi les voyageurs, les dames chinoises les invitent à entrer chez elles, à prendre le thé, leur exhibent leurs toilettes et bijoux, examinent très minutieusement ceux des excursionnistes, sans en excepter *les dessous*, ce que permet l'étiquette si cérémonieuse cependant.

Le voyageur peut aussi se rendre compte de la vie agricole et de la merveilleuse agriculture des Chinois. Les paysans offrent, au moral, une grande ressemblance avec les nôtres. Ils ont la même simplicité de costume, d'intelligence et de mœurs; ils déploient la même âpreté dans les marchés, les mêmes ruses, la même terreur de ce qui leur semble inusité et la même défiance des étrangers. « Le soin qu'ils donnent à la culture est véritablement extraordinaire », ajoute un voyageur anglais, M. Jullian Ralph, à qui nous empruntons ce détail : On peut dire que chaque poignée de terre passe par les mains de son propriétaire tant chaque feuille est examinée avec attention et chaque pouce de terrain fumé, arrosé, sarclé. Il en résulte une extraordinaire fertilité, une luxuriance de végétation qu'on ne saurait rencontrer ailleurs. Dans les marécageuses rizières, des hommes et des buffles, aussi patients les uns que les autres, labourent avec des charrues en bois, plongés jusqu'au genou dans la boue liquide. Dans les mêmes conditions malsaines, des femmes fouillent le sol pour y chercher la châtaigne d'eau, et cette pénible tâche ne leur rapporte que cinq sous par jour. La vie des femmes du peuple est dure en Chine; on les traite trop souvent en bêtes de somme, elles se livrent aux travaux les plus divers sans jamais, dit-on, perdre de la décence de leurs vêtements ou de leur maintien. On ne les voit pas regarder les hommes avec effronterie, et, dès qu'elles se sentent regardées, elles se détournent et, s'il est possible, rentrent chez elles; ceci s'applique aux villageoises plus qu'aux femmes

des villes. Ces dernières n'ignorent pas le flirtage, et le temple en est souvent témoin, car c'est le seul endroit où les deux sexes soient réunis dans un même local.

Le visage plein et rond de la Chinoise est souvent joli à sa façon qui n'est évidemment pas la nôtre. On assure que les plus séduisantes se rencontrent dans les environs de Soochow, une des deux villes qui, selon les Chinois, viennent immédiatement après le ciel !

Dans ces parages, la vie fluviale est intense, les sentiers sont encombrés de gens affairés, sans que l'on aperçoive de maisons, à part un petit nombre bâties sur pilotis. Tout le monde vit sur l'eau, et les bateaux sont de toutes sortes, formes et dimensions. Il y en a de fort amusants à regarder, ce sont ceux où la pêche est faite par des cormorans, longues embarcations non pontées afin que le maître puisse courir facilement d'un oiseau à l'autre; parfois, il est seul; souvent, une femme ou un enfant aide à la manœuvre. De chaque côté du bordage sont posés horizontalement de longs bambous sur lesquels sont postés les cormorans toujours par couples et au nombre de dix ou douze. Ils sont d'un noir métallique, le ventre est jaune ou blanc, le bec étroit et recourbé comme chez tous les oiseaux carnivores; on les capture tout petits et on les dresse si bien que souvent ils atteignent une valeur de 10 dollars; pour ce dressage, on les soumet à une diète prolongée, mais, après chaque capture, on leur donne un peu de riz ou quelques petits poissons. Quand vient le moment de la pêche, le maître attache une corde à l'anneau qu'ils portent au cou et qui a pour but de les empêcher d'avaler le poisson qu'ils ont pris. Ils remplissent ainsi leur poche naturelle, et, revenus à la surface, ils la vident sur un signal qu'on leur donne, puis ils repartent sur un autre signal. Il arrive parfois qu'un oiseau se trouve aux prises avec un gros poisson dont il ne peut s'emparer immédiatement, ce que voyant, deux ou trois de ses camarades viennent à la rescousse et l'aident à capturer sa proie.

Autant la navigation est agréable et divertissante, autant est redoutable toute circonstance qui peut obliger le voyageur à chercher refuge dans ce que l'on appelle, dans l'intérieur de la Chine, une auberge. Cela consiste généralement en une mansarde où l'on monte par une échelle en plus ou moins bon état; elle est si basse de plafond qu'une personne de taille ordinaire ne peut s'y tenir debout. Là, sont dressés quelques lits de camp formés de lattes et s'élevant à environ deux pieds au-dessus du plancher. En fait de matelas, il faut se contenter d'une natte qu'on partage avec une nombreuse vermine et, s'il fait froid, d'un couvre-pied de cotonnade piquée, d'ordinaire fort sale. Bien entendu, on ne se déshabille pas, et pour plus d'une raison dont la principale est qu'on risquerait fort de ne pas retrouver ses vêtements

au réveil. Au rez-de-chaussée se fait la cuisine dont les odeurs pénètrent au travers du plancher et se mêlent à celles des lampes à huile et autres. Ce que doit être cette cuisine, on en aura une idée quand on saura qu'un voyageur, échoué dans une de ces soi-disant auberges du Ningpo, n'y trouva, en fait de nourriture, que du riz froid roussi et des serpents frits dans de l'huile à brûler! Aussi ne s'embarque-t-on pas pour un voyage quelconque sans emporter ses vivres, et le tour le plus abominable que puissent vous jouer les voleurs, dont ce pays pullule sur terre et sur eau, c'est de vous les soustraire! Miss Gordon Cumming, voguant avec une amie sur la rivière Min, rencontra un évêque anglican en tournée de mission avec son chapelain; celui-ci ayant eu l'imprudence de quitter ses vêtements, ne les avait plus trouvés au réveil, mais, heureusement pour lui, l'évêque avait emporté un costume de rechange qu'il lui avait prêté. Les vivres de ces messieurs ayant été du goût des pillards, les voyageurs furent très heureux d'accepter une partie des provisions emportées par ces dames.

Les petites congrégations chrétiennes sont nombreuses dans les villages, le long du fleuve; leurs maisons se reconnaissent dès le seuil, car dans le vestibule d'entrée on voit, chez les Chinois idolâtres, la tablette consacrée aux ancêtres et l'image du dieu favori devant lesquelles brûle l'encens, tandis que, chez les chrétiens, on ne voit que de longues banderoles en papier où sont inscrits des préceptes de leur religion. Il peut arriver que la moitié ou la majorité des habitants, s'étant convertis, consentent à partager la salle des ancêtres avec les païens; le parti le plus nombreux prend la plus large place, et les pauvres idoles, reléguées dans un coin, sont forcées de se passer de processions!

La vie fluviale, si essentiellement chinoise, paraît être une des plus curieuses choses du pays, douée d'un intérêt toujours varié, toujours nouveau; grandes jonques aux larges voiles peintes des plus brillantes couleurs, ou petits sampans qui sont les oiseaux-mouches de ces immenses flotilles, recèlent tous une vie intense et possèdent en commun une vertu à laquelle on ne s'attendrait guère chez une population agglomérée sur de si étroits espaces: une propreté exquise due surtout aux soins des femmes; pas un insecte, pas une tache. On les voit, ces courageuses créatures, toujours à l'ouvrage, vêtues de leur blouse et de leurs courts pantalons du même bleu indigo, portant leur dernier né lié par des courroies à leurs épaules pendant qu'elles vaquent à leurs multiples occupations, nettoyant dans tous les coins, soignant les parents âgés, des enfants remarquablement sages, et préparant tout pour le bien-être du mari et de la famille entière. Est-ce la satisfaction du devoir accompli? On remarque qu'elles jouissent à la fois de la meilleure santé et de la plus belle

humeur. Dououreux et humiliant au dernier point est l'état de la population soi-disant chrétienne des canaux en Angleterre, comparé à celui des Chinois païens sur leurs fleuves. Jusqu'à l'année 1882, époque à laquelle un député anglais, nommé George Smith, réussit à faire passer des lois de réforme et d'éducation dont on commence à sentir les bienfaits effets, 100,000 sujets britanniques vivaient sur les canaux en vrais sauvages. « Les enfants de nos bateaux ne disent pas de prières », répondait une petite fille à une dame qui lui voulait du bien. En revanche, ils recevaient des coups, apprenaient à blasphémer et travaillaient bien au-dessus de leurs forces. Nous ne pratiquons pas toujours la civilisation que nous prétendons, nous autres Européens, porter dans le monde entier.

## IV

Si nous voulions donner un aperçu complet des us et coutumes du vaste empire chinois, ces notes prendraient les proportions d'un volume, et nous sommes obligés de nous borner. Toutefois, avant de nous arrêter, il est un sujet assez curieux que nous voudrions effleurer : celui des lois somptuaires.

La Chine n'est pas précisément la terre promise de la liberté; tout y est régi par des lois inflexibles, le vêtement et les distinctions sociales comme le reste. Ainsi, du plus grand au plus petit fonctionnaire, chacun doit revêtir son costume d'hiver ou d'été à un jour donné qu'indique la *Gazette de Péking*, en informant le monde que l'Empereur a mis le chapeau de l'une ou de l'autre saison. Donc, ce jour-là, si la saison d'été est décrétée, qu'il fasse froid ou chaud, les robes doublées de fourrure et les petits chapeaux de satin noir, à bords retroussés et doublés de drap foncé, doivent être remplacés par des vêtements de soie, avec manches doublées de satin et des petits chapeaux en paille ou bambou, à bords abaissés et surmontés d'un large gland de soie rouge qui le recouvre; pour voyager, on substitue le crin rouge à la soie. Les petits réchauds pour les mains, cachés l'hiver dans les larges manches, font place à l'éventail, dont tout Chinois se sert, depuis le laboureur dans son champ jusqu'à l'Empereur dans son palais. Considérant les différences de climat dans un si vaste empire, ces réglemens ne peuvent manquer d'être souvent fort pénibles, mais ce sont là des détails négligés. Tout est tellement soumis à des lois arbitraires, qu'elles vont jusqu'à prescrire la manière dont un véhicule doit être suspendu, l'essieu de la voiture d'un noble pouvant être placé plus à l'arrière, afin que le mouvement soit plus doux que pour les mortels roturiers. Mais, si haut placé ou si lourd que soit le noble personnage, il lui est absolument interdit d'avoir plus de quatre por-

teurs pour son palanquin s'il n'est ni gouverneur de province, ni général ou gouverneur général. A Péking, ces hauts gradés sont autorisés à posséder huit porteurs, mais seulement lorsqu'ils sortent de la ville. Au-dessous d'eux, les fonctionnaires n'ont plus que deux ou quatre porteurs. Les plus élevés ont seuls le droit de traverser la ville impériale en palanquin; les autres montent à cheval (tous les chevaux sont des poneys) et, selon leur rang, sont escortés par un nombre plus ou moins grand d'écuyers ou grooms, depuis dix, dont deux précèdent et huit suivent, jusqu'à un seul pour les grades inférieurs; si cet unique serviteur marche devant son maître, on sait que celui-ci est de quatrième classe; s'il le suit, le maître n'est qu'un bien petit mandarin. Ces nuances d'étiquette constituent une véritable science dans ce pays où, le négoce mis à part, tous les hommes sont fonctionnaires ou se préparent à passer des examens pour le devenir. Sous ce rapport, la France n'a plus rien à envier à la Chine.

Pour ce qui est du costume masculin ou féminin, le moindre détail est prévu; malheur à qui se permettrait un bouton de trop, ou de porter le ruban de son chapeau d'une façon défendue. Quant aux jolies broderies qui nous paraissent si fantastiques, elles sont, de temps immémorial, des emblèmes de rang et de situation fixés sur le dos ou la poitrine de la personne. Dans l'ordre civil, une « cigogne angélique » brodée en or est le symbole du premier rang; puis les suivans sont marqués par un faisan, un paon, une oie sauvage, un faisan argenté, une caille, un oiseau blanc, etc. Tous ces oiseaux sont perchés sur une roche, au milieu d'une mer orageuse, le regard tourné vers le soleil, c'est-à-dire vers l'Empereur.

Dans l'ordre militaire, les oiseaux sont remplacés par un redoutable dragon, un lion, un léopard, un tigre, un ours, un cheval marin. Certains nobles sont littéralement couverts de dragons, et le comble de la faveur, c'est d'en porter un à cinq griffes au lieu de quatre. L'audacieux qui exhiberait sans permission ce symbole impérial, serait condamné à cent coups de bambou et un mois de cangue. La loi chinoise n'y va jamais de main morte lorsqu'il s'agit de châtier, et dans aucun pays la cruauté humaine n'a imaginé une telle variété de supplices atroces. Un plébéien n'a pas le droit de porter des broderies d'or, et certaines classes peuvent seules se permettre la soie, des chaussures en satin, voire même des manteaux de telle ou telle couleur. Il en est de même pour le chapeau, ses galons, et surtout son bouton, qui est la distinction par excellence.

Les lois somptuaires régissent la vie privée aussi bien que le monde officiel; les femmes ne peuvent se vêtir que selon leur situation sociale.

Quant au parapluie, il doit être, selon les circonstances, en soie, en toile ou cotonnade, en papier huilé. Pour les maisons, le plan, les di-

mensions, l'emploi des matériaux sont réglés selon la condition de leur propriétaire.

Le code de l'étiquette et des cérémonies est effrayant. Pour le Palais impérial seul, il remplit, dit-on, deux cents volumes! Si l'habitude et la tradition ne venaient à la rescousse, on ne s'y reconnaîtrait jamais. Pour l'étranger, il faut d'autant plus qu'il y renonce, que les « Célestes » semblent avoir fait la gageure de prendre le contre-pied de toutes nos coutumes. Les Occidentaux se serrent réciproquement la main; les Chinois pressent leurs propres poings les uns contre les autres; les uns coupent leurs cheveux ras et se découvrent par politesse; les autres laissent pousser leur longue natte, l'allongent même artificiellement, et restent toujours la tête couverte devant leurs hôtes. Les femmes, chez nous, mettent des chapeaux ou des bonnets pour sortir; les Chinoises ne portent jamais rien sur le sommet de la tête. Le jeune Européen est pressé et fier de voir sa barbe pousser; le Chinois ne se permet cet appendice que lorsqu'il grisonne, et jamais, sous peine de déchéance, il ne serait son propre Figaro. Aussi n'est-il pas, dans le Céleste Empire, de métier plus lucratif que celui de barbier. Et pourtant ce front rasé, cette longue queue ne sont que des marques de sujétion imposées, il n'y a pas plus de deux cents ans, par les conquérants manchous. C'est un signe caractéristique des races asiatiques que cette facilité à subir les servitudes. L'emploi de la canne en est une autre preuve; il n'est permis qu'aux personnes âgées ou infirmes. Une loi plus ancienne encore ne l'accordait qu'aux riches ou aux hommes de soixante ans, et cela seulement dans la ville ou le village où ils résidaient; à quatre-vingts ans, la canne était enfin permise à tous et partout; il était temps!

Parmi les anomalies, du moins ce que nous jugeons tel, citons le jeu de volant avec le pied, la lecture des lignes de droite à gauche; la tenue des brides dans la main droite; l'emploi, pour cartes de visites, d'une large feuille de papier rouge qui porte le nom et l'adresse au verso; la place d'honneur réservée à gauche; l'emploi du blanc pour le deuil, ce qui, pour le Chinois ignorant, fait du drapeau blanc d'un parlementaire un symbole de mort et, pour tous, rend impossible l'emploi d'une nappe blanche.

Nous avons décrit les singuliers usages du mariage; mais nous avons omis de dire qu'au ban-

quet, les mariés, au lieu d'être les personnages fêtés, servent leurs invités, et que la fiancée agit en qualité de servante au festin préparé pour les parents de son mari et ses hôtes les plus distingués.

Le jeu du cerf-volant, réservé dans nos pays à l'enfance, est cultivé avec enthousiasme, en Chine, par la population de tout âge. Il a même sa saison, comme chez nous la chasse et la pêche, et l'on ne peut s'y livrer que jusqu'au neuvième jour de la neuvième lune, c'est-à-dire en novembre. Pourquoi? C'est un mystère. Pendant la saison, des milliers de personnes, dans tout l'empire, font voler les objets de formes les plus variées, depuis un papillon jusqu'à un navire avec son gréement; il y en a de mélodieux dont les cordes rendent des sons de harpe éolienne.

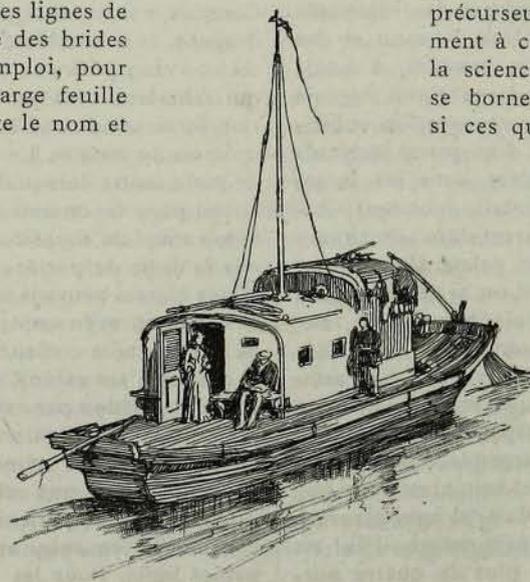
Les gens les plus graves n'hésitent pas à se rendre au sommet de quelque colline pour se livrer à ce passe-temps, et comme il ne faut en rien que la superstition perde ses droits, le dernier jour, on coupe la corde du cerf-volant lorsqu'il plane, et il est supposé emporter dans les déserts de l'atmosphère les mauvais sorts qui menaçaient ses propriétaires.

De toutes les coutumes, la plus opposée aux nôtres est celle qui autorise à demander aux gens leur âge; la vieillesse étant le meilleur titre au respect et à une foule de privilèges, surtout pour les femmes, la suprême courtoisie est d'affirmer à votre hôte de l'un ou l'autre sexe, qu'il ou elle paraît beaucoup plus que l'âge avoué. Le premier soin d'un Chinois ou d'une Chinoise est donc de s'informer poliment de l'âge qu'on peut avoir! Qu'on s'imagine la stupéfaction d'une coquette européenne dont la préoccupation habituelle est de donner le change sur ce sujet épineux!

Combien nous aurions encore à dire sur ce pays étrange, resté si longtemps un précurseur, et qui commence seulement à comprendre la puissance de la science occidentale! Mais il faut se borner et se déclarer satisfaite si ces quelques notes excitent assez

la curiosité de nos lectrices pour les engager à compléter leurs investigations sur ce curieux pays dont tant d'ouvrages nous ont, depuis quelques années, révélé la vie intime si jalousement cachée jusque-là.

MARIE DRONSART.



FIN



## La Marquise Sabine

SUITE



QUAND Reine eut apporté l'infusion annoncée, elle resta seule en effet, seule avec le souvenir de l'heure précédente, joint à une surexcitation encore augmentée par la visite de la marquise et d'Herbert. Elle se sentait la fièvre, son cœur battait d'une façon désordonnée, la tête lui faisait un mal horrible.

— Mon Dieu, murmura-t-elle joignant désespérément les mains, vous voyez comme je suis atteinte dans ma fierté, dans ma délicatesse,

dans mon cœur ! Je pardonne tout, je vous offre tout, mais, par ce pardon, par cette offrande, je vous en supplie, ne m'enlevez pas la force de partir. Vous me demandez l'oubli des offenses, la fidélité à la foi jurée, vous ne me demandez pas de vivre « avec lui »... Vivre avec « lui » ! non, ce n'est pas possible. De même qu'il faut un aliment à la flamme, de même, il faut un aliment au cœur. Or, si son cœur peut se contenter de la fortune et d'un titre, le mien, plus exigeant, a besoin d'estime, d'amour, de confiance réciproque... Je connais maintenant son estime, son amour, sa confiance... Et moi, je ne l'estime plus, je ne l'aime plus, je n'ai plus foi en lui. Voilà pourquoi je veux partir !

Partir ! Sans l'orage épouvantable qui s'était abattu sur Chomelis, Sabine se disait qu'à cette heure ce serait chose accomplie. Au lieu de revenir au château, de « le » revoir, elle se fût rendue directement de la Saulaie à la grand'route pour guetter l'arrivée de M. Gueldry ou d'André. La vieille Lolotte eût repris le chemin de Vorey, et, dans le calme de la villa, entourée de la chaude affection de son père et de son frère, elle pourrait croire à un affreux rêve, tandis qu'ici tout lui rappelait la réalité.

La lueur de la veilleuse éclairait faiblement les

riches tentures, les meubles de prix, les bibelots choisis au temps des fiançailles... Sabine ferma les yeux, ne voulant pas voir ce luxe auquel Herbert l'avait sacrifiée sans remords.

Elle ferma les yeux... Mais les souvenirs du passé se levèrent un à un, plus douloureux mille fois que la vision qu'elle fuyait.

L'air contraint du marquis, l'expression souvent étrange de sa physionomie, ses goûts de solitude, ses accès de tristesse nullement motivés, le peu d'intérêt donné à tout ce qui concernait sa femme : autant de choses qu'elle avait prises pour une froideur inhérente à la nature d'Herbert, et qui étaient l'indifférence absolue, l'ennui d'un joug imposé par la force des événements, mais sous lequel se révoltaient sans relâche et son orgueil et son cœur.

— J'avais raison de refuser ce mariage, murmura Sabine avec amertume. Un marquis de Barsannes s'abaisser jusqu'à aimer une Gueldry, allons donc !... Que père et André, dans leur aveugle tendresse, se soient illusionnés à ce point, je le comprends encore, mais comment parrain et l'abbé Falhès ont-ils pu se tromper ainsi ! Donner son nom, son titre, sans donner au moins un peu d'affection, est-ce assez infâme !

A ce moment on frappa deux coups légers à la porte de la chambre, et la voix de Reine se fit entendre suppliante :

— Madame veut-elle me permettre d'entrer?... Je suis venue souvent savoir des nouvelles de Madame. Madame n'a jamais répondu. Il est onze heures. Madame désire-t-elle quelque chose ? Veut-elle que je passe la nuit auprès d'elle ?

— Non, non, merci, Reine, je n'ai besoin de rien, et je vais beaucoup mieux. Allez dormir.

Reine s'éloigna. Alors, s'accoudant sur son lit, Sabine prêta attentivement l'oreille. L'orage avait cessé ; et, dans le grand silence qui lui succédait, elle entendit au château, durant plusieurs minutes, un murmure confus de voix, un bruit de pas, de portes ouvertes et refermées ; puis, plus rien... Tout reposa à Barsannes... C'était l'heure attendue par la jeune femme pour ses préparatifs de départ. Chancelante, la tête en feu, elle prit des pan-

touffes, une robe de chambre, et se mit à réunir dans son cabinet de toilette les objets qu'elle désirait faire transporter à la villa. Oh ! bien peu de choses vraiment ! Son linge, ses vêtements et bijoux de jeune fille, quelques jolis travaux donnés par ses amies, plusieurs souvenirs de sœur Marie Bernard, des livres, son chevalet, ses cartons, ses pinceaux, ses couleurs. Tout le reste, elle l'abandonnait avec un écrasant mépris. Tout ? Non, elle se réservait encore la Vierge des Douleurs que, par un étrange pressentiment, elle avait demandée à son frère comme cadeau de nocces ; mais, ses efforts pour enlever le tableau ayant été vains, elle dut le laisser momentanément à la place qu'il occupait au-dessus du prie-Dieu.

Un instant, Sabine regarda le visage de la Vierge : ce visage où se lisait une infinie bonté mêlée à une infinie tristesse ; puis, tombant à genoux, elle cacha son front dans ses mains en balbutiant :

— Vous, ô qui avez approfondi le mystère de la souffrance, donnez-moi le courage. Donnez-moi le courage et l'oubli...

Et ce fut là, aux pieds de la Vierge des Douleurs, qu'elle s'endormit enfin, brisée d'émotion et de lassitude...

## X

Un gai rayon de soleil passait à travers les rideaux baissés, quand Sabine s'éveilla le lendemain, un peu courbaturée, mais mieux portante que la veille et tout aussi résolue au départ. Elle s'habilla rapidement, écrivit à Herbert un court billet qu'elle mit dans sa poche, ferma le cabinet de toilette dont elle prit la clé, et traversant à pas furtifs le corridor où, vu l'heure matinale, nul bruit ne se faisait encore entendre, elle monta une dernière fois vers Colette.

Ah ! comme elle comprenait maintenant pourquoi cette femme la détestait ! Comme elle eût évité de la revoir sans le désir de lui laisser quelques remèdes jusque-là en sa possession ! Est-ce une raison parce qu'on souffre de se montrer inhumaine ?

Elle ne prononça pas un mot durant le pansement ; et Colette elle-même, toujours un peu acerbe, demeura silencieuse, mais sans que ses yeux quittassent le pâle visage penché sur elle.

— Vous avez été malade hier ? demanda-t-elle enfin brusquement voyant que Sabine se disposait à partir.

— Une simple migraine.

— Vous trouvez-vous mieux ?

Étonnée de cet intérêt inusité, Sabine la regarda.

— Oui, la preuve, c'est que je vais à Chomelis. Dites-le à Mme de Barsannes, je vous prie, quand elle sera levée.

Elle était vers la porte, Colette la rappela de sa voix rude :

— Vous oubliez ces flacons.

— Non, je vous les laisse ; s'il arrivait quelque chose m'empêchant de vous soigner, vous sauriez maintenant vous servir de leur contenu. Adieu.

Cinq minutes plus tard, sans tourner une seule fois la tête du côté du château, Sabine quittait avec Bérés l'avenue de peupliers pour prendre le chemin menant au village.

Le plan de la jeune femme était très simple. De deux heures au moins, la croyant auprès des pauvres et des malades, on ne s'occuperait pas d'elle ; Brifond avait largement le temps de la conduire à Vorey sur sa charrette de meunier ; on irait remettre à Herbert, dans la matinée, le billet annonçant le départ ; et tout se dénouerait ainsi sans scène, sans autre secousse que celle éprouvée par son cœur.

La journée s'annonçait splendide : au ciel, pas un nuage ; dans l'air, un parfum de clématite et de chèvrefeuille ; sur tous les buissons, fauvelles et rossignols chantant à plein gosier... De l'orage de la veille, il ne restait de trace que les rameaux brisés qui jonchaient la route, et quelques petits cadavres d'oiseaux raidis, les yeux clos, le bec entr'ouvert, dont Sabine s'écartait avec un regard de pitié et d'envie.

Au tournant du chemin, elle rencontra un troupeau de moutons dont le gardien courut sans façon se jeter à son cou.

— Je suis bien sage, madame Sabine, dit-il en montrant ses dents blanches dans un joli sourire ; voyez, j'emporte mon catéchisme pour l'apprendre ; je veux, demain, gagner l'image.

« Demain ! » Il était parti, que la jeune femme, debout à la même place, répétait encore ce mot : « Demain ! ».

Ah ! si les affirmations d'Herbert eussent été moins précises, sa nature courageuse ne craignant pas la lutte, elle fût demeurée à Barsannes, cherchant patiemment le point vulnérable du cœur de son mari, tout en s'occupant des pauvres gens du village. Mais, quand un homme prononce des paroles comme celles-ci : « Je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aimerai jamais », la fierté se révolte, et un seul dénouement s'impose devant pareille antipathie : la séparation !

D'un pas plus rapide, Sabine reprit sa marche. Cette caresse d'enfant venait de l'attrister davantage ; elle redoutait d'autres rencontres du même genre, elle redoutait surtout d'entendre d'autres « Demain ! » auxquels son silence seul pourrait répondre... Aussi, quand le moulin lui apparut à travers le feuillage, elle poussa un soupir de soulagement.

Encore quelques minutes, et elle quitterait ces lieux où elle avait souffert... Encore quelques minutes, et elle s'éloignerait d'Herbert à jamais... Encore quelques minutes, et il ne resterait rien de

ce court passé, rien que la liberté reconquise pour lui, rien qu'une absolue désillusion pour elle... Encore quelques minutes, et ce serait fini...

Fini! Son cœur battait à si grands coups qu'elle s'arrêta hors d'haleine; et, soudain, une voix bien connue lui fit brusquement tourner la tête :

— Comment, Sabine, après la fatigue d'hier, vous voilà debout à cette heure matinale? Quelle imprudence!

M. de Savigné était à ses côtés, le sourire sur les lèvres, et lui tendait la main..

Sans paraître voir ce sourire et ce geste amical, Sabine répondit en continuant sa route :

— Une imprudence! Non. La petite-fille d'un paysan n'est pas frêle comme une grande dame.

Cette phrase n'avait rien d'extraordinaire, mais l'accent avec lequel Sabine la prononçait était si étrange, que M. de Savigné la regarda, étonné. Depuis trois semaines qu'il observait sa nièce, elle lui avait constamment paru douce, bonne, d'un caractère égal, et, tout à coup, sans cause apparente, elle se révélait à lui fantasque, froide, railleuse. Pouvait-il s'être trompé à ce point!

Surmontant son impression pénible, il reprit d'un ton enjoué :

— Bien des grandes dames envieraient, en effet, votre constitution robuste; hier encore, je complimentais Herbert sur votre fraîcheur. Vive l'air de la campagne! vous vous étiolez à Paris, je le crains. Et, pourtant, qui sait, vous êtes fille d'Ève, peut-être désirez-vous ardemment y habiter?

— Non, je préfère Vorey. Mes goûts sont ceux d'une pensionnaire, d'une villageoise.

M. de Savigné tressaillit. Ces mots, il les avait entendus la veille dans un entretien inoubliable; comment se faisait-il qu'à si peu d'intervalle Sabine les répétait avec cette voix mordante et cette indignation contenue? Herbert se serait-il un jour départi de sa courtoisie de gentilhomme pour adresser à sa femme des reproches pénibles; et, sous l'influence d'une fatigue, d'un énervement mal dissipés, ces reproches venaient-ils hanter de nouveau la mémoire de Sabine? Vaguement inquiet, il murmura :

— Des goûts de pensionnaire! de villageoise! vous vous ignorez vous-même, mon enfant!

— Je m'ignorais, je ne m'ignore...

Elle s'arrêta, regrettant d'en avoir trop dit, et, d'un geste, désignant le moulin, dont ils n'étaient séparés maintenant que par un pont rustique, elle reprit très vite :

— Je vous laisse. J'ai à parler au meunier Brifond.

M. de Savigné lui prit doucement le bras qu'il glissa sous le sien et, l'entraînant malgré sa résistance dans le petit chemin solitaire, il demanda avec une paternelle bonté :

— Sabine, qu'avez-vous?

Elle ne répondit pas.

— Qu'avez-vous, Sabine? répéta-t-il encore.

— Rien.

— Rien? Et tout en vous dément cette parole : votre pâleur, vos yeux obstinément baissés, le tremblement de vos lèvres, le son de votre voix, votre hâte à me fuir... Me fuir, pourquoi? Est-ce une illusion? Je croyais avoir conquis votre sympathie durant ces trois semaines de rapports intimes; en un mot, être devenu votre *ami*! Sabine, me suis-je trompé?

Lentement, elle répondit tout bas :

— Vous ne vous êtes pas trompé : je vous aimais, oh! je vous aimais bien!

— Vous m'aimiez, dites-vous? N'ayant rien fait pour perdre votre affection, je pense que vous m'aimez encore; or, à un ami, on confie ses joies et ses peines, ses peines surtout. Allons, Sabine, ouvrez-moi votre cœur.

Et, comme elle restait silencieuse, se raidissant contre l'émotion qui l'envahissait tout entière à ces paroles qui, la veille, l'eussent jetée dans les bras de l'oncle Fabien, il reprit d'une voix profonde :

— Craignez-vous de n'être pas crue ou de n'être pas comprise? Je vous croirai, je vous comprendrai, ma petite Sabine. Pensez-vous que je ne connais pas ma sœur? Pensez-vous que, depuis mon arrivée, je n'ai pas vu, je n'ai pas deviné bien des choses? Sa nature autoritaire et jalouse vous fait souvent souffrir; Herbert, trop faible, s'aveugle volontairement sur les défauts de sa mère pour éviter des scènes, et continue sa vie d'insouciance oisiveté sans se douter de vos mille froissements. On l'étonnerait fort, je vous l'affirme, en lui disant que vous n'êtes pas heureuse, et ce serait peut-être un bien, mon enfant, que vous le lui disiez vous-même. Votre mari a de belles et solides qualités : il est bon, généreux, loyal...

— C'est faux! interrompit Sabine hors d'elle-même. Bon! généreux! loyal! lui! lui! allons donc!

Effrayé, M. de Savigné serra plus fort la petite main qui cherchait à se dégager de son étreinte.

— Que vous a fait Herbert, Sabine? demanda-t-il d'un ton ferme. Vous le sentez, n'est-ce pas? Vous devez parler maintenant...

— Eh bien! oui, je vais parler, dit-elle résolument. L'heure presse et, après tout, ce sera mieux ainsi; mon billet devient inutile, vous répéterez cet entretien à M. de Barsannes, vous lui répéterez qu'il est un lâche, un menteur, un misérable, enfin!

— Sabine!

— Oh! ne le défendez pas, ce serait inutile... J'étais hier à la Saulaie, guettant votre retour de chez le colonel et... j'ai tout entendu...

Une pâleur subite couvrit le visage de M. de Savigné; il laissa retomber la petite main de sa nièce, mais ne prononça pas un mot. Alors, se croisant les bras, elle reprit, le regardant en face :

— D'une modeste origine, sans ambition, je ne voulais pas ce mariage. La demande de M<sup>me</sup> de Barsannes, loin de me flatter, m'a humiliée profondément. Mon père voyait le mot « honneur » où je lisais, moi, le mot « marché ». Or, si le monde admet semblable négoce, toute « pensionnaire » que je suis, je le trouve répugnant. Bref ! même à votre famille, je ne consentais pas à me vendre. On me traita de « romanesque », on me parla de bien à faire, on m'affirma qu'à la question de fortune se joignaient une estime et une sympathie personnelles ; crédule, je devins donc marquise de Barsannes...

Un titre, un château, un gentilhomme pour mari ! Et la petite-fille du valet de ferme Gueldry n'a pas été heureuse !... Étrange chose en vérité ! Que lui fallait-il de plus ? Hélas ! la pauvre avait un cœur aimant, une franchise et une vivacité natives, elle sentait le besoin de tendresse et d'expansion. Tendresse ! expansion ! deux choses inconnues à Barsannes, où la jalousie, la cérémonieuse étiquette, l'orgueil sont les souverains absolus. Oh ! ce que j'ai souffert !... Mais si, parfois, je luttais contre la marquise, *lui*, je l'excusais toujours... Sa tristesse, ses goûts de solitude, ses paroles amères ou indifférentes me semblaient le résultat de sa fierté blessée, du sentiment de sa vie sans but, de son scepticisme aussi, et, tout en le plaignant, j'espérais, à force de délicatesse, d'affection, lui faire oublier le passé, l'intéresser à quelque œuvre grande et utile, surtout le rapprocher de Dieu. Oh ! ne m'arrêtez pas, je dois parler, vous l'avez dit vous-même, et ce qu'il me reste à vous apprendre sera court. Hier, le voile s'est brusquement déchiré, la désillusion est venue complète... J'ai cru mourir... Mais est-ce qu'on meurt de honte, d'indignation, de douleur?... Il faut donc vivre. Or, vivre auprès de *lui* sans amour, sans estime, m'étant chose impossible, je pars...

Le visage, déjà si pâle, de M. de Savigné, devint plus pâle encore.

— Sabine, s'écria-t-il, vous ne commettrez pas une pareille folie ?

— Ma folie a été d'épouser votre neveu, dit-elle lentement. Vous aviez raison de vouloir empêcher cette union disproportionnée sous tous les rapports, vous auriez tort de...

— On ne s'en va pas ainsi, ma pauvre enfant ! Le monde...

— Que m'importe le monde. Je quitte un homme qui me déteste et que je méprise, pour retourner habiter près de mon père et de mon frère. Avec ces deux soutiens, je défie la critique. Il n'y aura, par la suite, ni divorce, opposé aux lois de l'Église, ni séparation retentissante, vous pouvez en être sûr... Vous pouvez être également sûr qu'on ne réclamera rien à la famille de Barsannes de ce qui lui a permis de redorer son blason...

— Quelle injure, Sabine ! dit M. de Savigné

avec effort, vous n'êtes plus *vous* pour parler de la sorte.

— Vous vous trompez, j'ai toujours été fière, et l'injure, en toute cette affaire, ne s'adresse pas à votre famille mais à la mienne. Le marquis de Barsannes a épousé cinq cent mille francs, non Sabine Gueldry... Sabine Gueldry se retire et lui laisse l'argent ; il ne peut y avoir ni vide, ni regret, ni affront. Si, toutefois, M<sup>me</sup> de Barsannes et son fils soulèvent quelques difficultés, le notaire Allot et mon frère seront toujours à leur disposition... Maintenant, j'ai tout dit... Merci de votre sympathie durant ces trois semaines. Merci et adieu !...

Elle se détournait pour partir, M. de Savigné l'arrêta d'un geste. A l'accent froidement résolu de la jeune femme, il sentait avec angoisse que tout raisonnement, toute prière seraient inutiles, que le moindre choc irriterait encore cette âme ulcérée ; il sentait aussi que l'intérêt porté dès le premier jour à sa nièce se changeait, maintenant qu'elle venait de se révéler à lui, en véritable affection, et, dans le chaos d'inquiétude créé par l'heure présente, une pensée surgissait vive, tenace, obsédant son esprit :

« Cela ne peut finir ainsi, d'une façon brutale, irréparable... Herbert et Sabine sont faits pour se comprendre... pour se comprendre et pour s'aimer... »

Elle le regardait, étonnée, impatiente de ce silence prolongé. Alors, prenant une résolution soudaine, il lui tendit la main :

— Me permettez-vous de vous adresser une question ?

Elle inclina la tête, il poursuivit :

— L'abbé Falhès est-il au courant de ce départ ?

— Non. Hier, raconter... ce que vous savez m'eût été impossible.

— Voulez-vous avoir confiance en moi, mon enfant ? Allons, ne me regardez pas avec cet air tout à la fois sceptique et résolu. Si j'aime mon neveu, je vous aime aussi très sincèrement, et ne vous demanderai rien de contraire à votre dignité. Voyez, notre longue conversation nous a conduits devant le presbytère : l'abbé Falhès doit être revenu de l'église, consentez-vous à me suivre chez lui ?

— Je veux partir...

— Vous partirez, mais d'une façon moins romanesque. Je m'engage à vous reconduire à Vorey.

Elle hésita une seconde, puis, résolument :

— Entrons, dit-elle.

Le curé, tout songeur, les mains derrière le dos, se promenait à petits pas dans une allée du jardin, quand la sonnette de la porte d'entrée lui fit lever la tête, et la voix d'Ursule arriva en même temps jusqu'à lui.

— M. de Savigné et la petite marquise, mon frère ! Je vous disais bien qu'il n'y avait aucun malheur au château.

— Votre bon ange vous amène ! s'écria l'abbé Falhès en s'avançant à la rencontre des visiteurs. Vous venez d'entendre Ursule ?... Mes deux meilleurs paroissiens n'étant pas à la messe, je m'imaginai je ne sais quoi, et ne pouvais surmonter mon inquiétude. L'orage vous a-t-il fatigué, ou...

Il s'interrompit et, regardant tour à tour le visage de M. de Savigné et celui de Sabine :

— Non, je ne me trompais pas, balbutia-t-il ; quelque chose est survenu... quelque chose de fâcheux. Nous ne pouvons rester ici, veuillez me suivre.

Un instant après, ils étaient dans la chambre du curé, les deux hommes debout, Sabine assise sur un pauvre fauteuil de paille, tous trois pâles, silencieux...

— Eh bien ? demanda l'abbé Falhès.

Alors, de la même voix résolue, Sabine raconta l'entretien d'Herbert avec son oncle, et ce qu'elle avait souffert depuis.

— Pauvre petite ! pauvre petite ! murmurait parfois le vieux curé.

— Vous qui me connaissez, dit-elle en terminant, vous comprendrez qu'il m'est impossible de rester sous le même toit que M. de Barsannes. J'excuse son amour de l'argent, sa faiblesse coupable envers la marquise, je lui pardonne sa fausseté, son antipathie pour moi, mais il faut que je m'éloigne...

— Pauvre petite ! répéta le prêtre.

M. de Savigné intervint alors, s'adressant à l'abbé Falhès :

— Sabine n'a pas voulu m'entendre parler de son mari, je n'essayerai donc pas de prendre encore sa défense. Herbert est coupable, soit ; mais Sabine ne le sera-t-elle pas en se séparant de lui, au lieu de chercher à le ramener par sa douceur, ses attentions, sa bonne grâce constante ?...

— Douceur, attentions, bonne grâce constante passent inaperçues (j'en ai fait la triste expérience) quand on n'aime pas, dit froidement Sabine. Votre neveu n'a cherché, dans ce mariage, d'autre bonheur que la satisfaction de sa mère et le relèvement de Barsannes : nous lui laisserons ce bonheur. Rien n'ébranlera ma résolution, je veux partir...

Le vieux curé la regardait, les yeux humides. Oui, lui la connaissait jusqu'au fond de l'âme. « Rien n'ébranlera ma résolution », venait-elle de déclarer ; or, il savait que, sur un simple mot, elle courberait le front devant son autorité de prêtre ; mais, ce mot, il ne voulait pas le prononcer... Justement parce qu'il la connaissait, il savait que sa blessure était de celles qui s'enveniment à un contact journalier ; il savait que, pour apaiser la révolte de cette nature aimante et fière, Dieu ne suffirait pas tout d'abord, si l'on n'y joignait la réflexion et le temps. La réflexion ! le temps ! remèdes précieux dont le marquis de Barsannes pourrait éprouver, lui aussi, les salutaires effets.

Comment amener, sans scandale, une séparation momentanée ? Comment, sans provoquer la colère de M. Gueldry, lui apprendre les motifs de cette séparation ?...

Au grand étonnement de M. de Savigné, l'abbé Falhès dit, avec douceur, après un moment de silence :

— Je ne m'oppose pas à votre départ, mon enfant ; toutefois, il serait bon de prévenir votre père, il a été fort éprouvé, il n'est plus jeune ; songez à son âge, à son chagrin, Sabine.

Deux larmes, les premières qu'elle eût versées depuis la veille, montèrent aux yeux de la jeune femme, et elle murmura :

— Je pourrais aller d'abord chez le notaire Allot, faire appeler André...

— André ! votre frère est bon, mais violent, ma pauvre petite. Ne craignez-vous pas un malheur irréparable dans un premier mouvement de colère ?

— Eh bien ! gardez-moi ici. Tantôt, vous irez à Vorey, vous expliquerez tout... comme vous voudrez, peu m'importe... Oh ! vous avez raison, je dois ménager père... Il a été si bon ! Il me croit si heureuse ! Il est si heureux ! si fier aussi à présent ! Dieu m'est témoin que j'ai déjà souffert, que je souffrirais encore beaucoup pour lui épargner une peine ; mais revoir M. de Barsannes, vivre au château... non, c'est impossible !

Elle avait caché son front dans ses mains... Et, de même que, près des glaciers, un simple bruit de voix suffit pour provoquer une avalanche, de même le nom de M. Gueldry, prononcé avec intention par l'abbé Falhès, attendrissait enfin le cœur de Sabine en ravivant toute sa tendresse, tous ses chers souvenirs... Ses larmes, longtemps contenues, coulaient maintenant, chaudes et pressées, sur ses joues, et, oublieuse d'elle-même, c'était le mot de « père » qu'elle répétait à travers ses sanglots...

Le prêtre ne chercha pas à la consoler... Il savait que l'amertume des pleurs amène le soulagement de la pauvre âme malade ; qu'une parole, même empreinte de chaude sympathie, ne vibre jamais à l'unisson de notre douleur, et que, seule, la main de Dieu peut toucher certaines blessures intimes... Silencieux, le regard plein de compassion, il se retourna vers M. de Savigné, et l'entre tint à voix basse.

Un instant après, Sabine, brisée de fatigue et de larmes, était plongée dans une espèce de torpeur, quand son nom, prononcé par l'abbé Falhès, lui fit brusquement lever la tête.

— Écoutez-moi avec attention, mon enfant, dit le prêtre ; la situation est grave, plus grave peut-être que vous ne le pensez. Une jeune femme ne quitte jamais le toit conjugal sans exciter la curiosité publique, et, quand ce départ est entouré de circonstances aussi romanesques que celles dont vous voulez entourer le vôtre, cette curiosité redouble... La malveillance aidant, toutes les

fautes, toutes les déceptions, toutes les souffrances sont étalées au grand jour avec un luxe de détails très passionnants pour la foule, très navrants pour les malheureux dont on parle. Vous ne pouvez vouloir qu'on s'empare ainsi de votre vie intime, qu'on la fouille, qu'on la dissèque, absolument comme le médecin le fait avec son scalpel sur le corps qui lui est abandonné.

J'ajoute que si, forte de votre droit et de votre popularité dans le pays, vous acceptez ce jugement public, M. de Barsannes ne mérite pas un pareil affront. Il est coupable, oui; coupable d'une trop grande faiblesse, de vues uniquement intéressées; mais, sans la circonstance qui vous a révélé bien des choses pénibles, vous pouviez vivre, sinon heureuse, du moins tranquille. Votre mari s'est toujours montré fort courtois à votre égard, ma petite Sabine...

— Oui, d'une courtoisie indifférente, dit-elle amèrement. J'eusse préféré moins de courtoisie et plus de franchise.

— Mais, ma pauvre enfant, il ne pouvait vous avouer...

Elle l'interrompt.

— Oh! laissons le passé, je vous en supplie!

— Bon! laissons-le, je veux simplement vous faire comprendre que, sous le premier coup d'une violente indignation, d'une cruelle souffrance, on ne doit pas jeter sa vie en pâture à la malignité des masses. De plus, je vous l'ai dit, des ménagements sont nécessaires pour apprendre à votre père et à votre frère ce qui vient d'avoir lieu.

Son regard, plein d'angoisse, se fixa sur le prêtre.

— Que faire? balbutia-t-elle.

— Que faire? Voyons, Sabine, voulez-vous suivre en aveugle la ligne de conduite que je vais vous indiquer?

Et, comme elle devenait d'une pâleur de mort, il poursuivit :

— Soyez tranquille, je ne vous demanderai ni de le revoir, ni de vivre à Barsannes, mais simplement de partir avec M. de Savigné. Je n'ai pas besoin de vous dire que la marquise et son fils connaîtront les vraies raisons de ce départ; pour la domesticité, pour le public, pour votre père et André, M. de Savigné sera rappelé par une fatigue subite de sa femme. Cette dernière désirant vous connaître, il vous emmène; rien de plus naturel. Votre oncle va vous conduire au château, jusqu'à votre chambre, pour vous éviter toute rencontre pénible; vous ferez votre malle, puis, toujours avec lui, vous irez à Vorey attendre l'heure du train. Je vous sais énergique, toutefois la force d'âme a des limites... Pourrez-vous demeurer l'après-midi à la villa sans rien laisser soupçonner à votre père et à André?

— Oui, répondit Sabine après un court silence; mais quand faudra-t-il leur apprendre ce qui s'est passé?

— Plus tard, plus tard, ma fille... Je suis le pasteur, n'est-ce pas? Eh bien! le pasteur conseille à sa petite brebis de chercher à se calmer peu à peu; d'essayer d'abord de porter courageusement sa croix toute seule, sous le regard de Dieu, au lieu d'en accabler ceux qu'elle aime; et, sans songer au passé ni à l'avenir, de laisser couler les jours.

— Vais-je donc rester longtemps chez mon oncle?

Cette fois, ce fut M. de Savigné qui répondit :

— Que vous importe, enfant? Je vous répète avec votre bon curé : « Laissez couler les jours ». Vous le verrez : soins, confiance, sympathie, tendresse ne vous manqueront pas... Nous vous rendrons votre exil très doux. Acceptez seulement, de plein cœur, ce que nous vous proposons.

De nouvelles larmes parurent dans les yeux de Sabine, mais elle se leva et, tendant son front à M. de Savigné :

— Que vous êtes bon! J'accepte, dit-elle.

## XI

Hennequeville-Trouville, 18...

« Mon cher Herbert,

« Plus de billets d'un désolant laconisme. Voici une lettre, une longue lettre. C'est te dire que toutes nos inquiétudes sont passées; que nous recommençons à dormir, à manger, à parler haut, à sourire. Dieu soit loué! Sabine entre, enfin, en pleine convalescence.

« Ce que nous avons enduré pendant ce mois, nul ne le saura jamais. La crainte de perdre cette pauvre enfant, la vue de ses souffrances, le sentiment de notre responsabilité en n'avertissant pas sa famille, autant de tortures que, seul, il m'eût été impossible de supporter... Mais ta tante possède une énergie extraordinaire : c'est elle qui, dès le premier instant de la maladie, s'est installée au chevet de Sabine sans accepter d'autre aide que celle de notre vieille Florence; elle qui, résistant au docteur Welter à l'heure du danger, a refusé de prévenir M. Gueldry, et s'est jetée à genoux devant une statue de Notre-Dame de Grâce, promettant de faire célébrer une messe solennelle dans son sanctuaire, si la malade nous était conservée; elle, qui a relevé mon courage abattu; elle, qui a prié sans relâche, espéré contre toute espérance... Dieu s'est laissé toucher par cette foi invincible, et le docteur a fini par nous déclarer, d'une voix étranglée d'émotion, que Sabine était sauvée.

« Sauvée! Ta tante, si forte contre la souffrance, s'est évanouie de joie; et je crois bien que moi, le diplomate endurci... Allons, oui, il vaut mieux

l'avouer sans honte, j'ai embrassé mon vieux Welter en pleurant comme un enfant. Mais il faut toujours une ombre au bonheur... Sais-tu quelles ont été les premières paroles de Sabine quand, après un sommeil bienfaisant, son regard étonné s'est arrêté sur nous, et nous a reconnus ?

« — Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ?

« Nos cœurs se sont serrés soudain. Le docteur, lui, a éclaté de rire, et s'est chargé de la réponse.

« — Pourquoi nous ne vous avons pas laissé mourir ? Parce que nous vous aimons tous, ma belle enfant : oui tous ; votre oncle, votre tante, les domestiques, votre chien, et moi, un bourru qui vous fais ma déclaration sans chercher de périphrase. Allons, j'espère que vous allez quitter cette figure d'élégie, et ne pas vous montrer ingrate envers Dieu et envers nous. Mon vieil ami, un marcheur intrépide ! est resté cloîtré comme un chartreux pendant votre maladie ; M<sup>me</sup> de Savigné vous a veillée nuit et jour avec un dévouement sans pareil. Le bonhomme Welter a mis à votre service toutes les ressources de son art. Ressuscitez de bonne grâce, et dites-nous merci. Nous le méritons, je vous le jure !

« Sabine a souri... Ses yeux, fixés sur nous,

sont devenus humides. Nos visages, celui de ta tante surtout, portent si bien la trace de nos fatigues mêlées d'angoisse, que la pauvre enfant nous a tendu la main, une main pâle, amaigrie, en murmurant de sa voix si faible encore :

« — Merci et pardon !

« — Bravo ! s'est écrié le docteur ; pour l'instant, nous ne demandons pas davantage. Maintenant, assez causé ; surtout, pas d'attendrissement. Faites encore « dodo » si vous le pouvez. Sinon, demeurez tranquille.

« — Une question... une seule... Père et André m'ont-ils su malade ?

« — Nenni. Pourquoi tourmenter inutilement ces braves gens ? Au château de Savigné, on a toutes les délicatesses, ma petite. Votre oncle a écrit plusieurs fois à M. Gueldry, en votre nom, s'il vous plaît, disant que vous souffriez d'une main. C'était vrai, n'est-ce pas ? De la main, du pied, de tout le reste du corps. Madame la convalescente, je vous salue.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



## Vision parisienne

*Vers le soir, quand le ciel s'habille d'or au loin,  
L'heure devient plus douce, étant aussi plus brève  
Et tout le passé mort s'exhale comme un rêve  
Du Paris d'autrefois oublié dans un coin.*

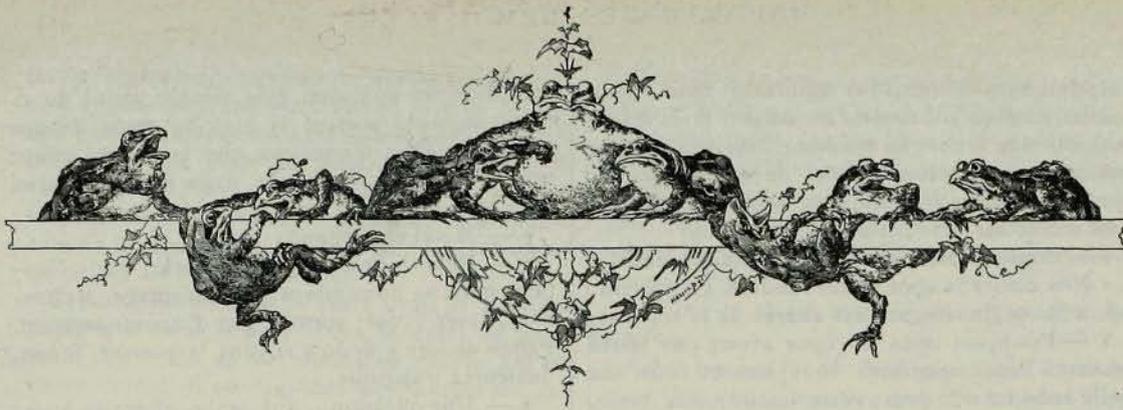
*Notre-Dame sourit, formidable témoin  
Des siècles disparus, à la nouvelle sève.  
A ses pieds, sans souci du lendemain, sans trêve,  
La foule grouille. Et mai souffle une odeur de foin.*

*La gardienne est toujours à son poste. Qu'importe  
L'hier et l'aujourd'hui qu'un même flot emporte ?  
C'est toujours un bas peuple et son joyeux printemps.*

*Et voici que là-bas dans l'ombre qui la loge  
Et couvrant tous les bruits, une très vieille horloge  
Sonne le temps qui passe à grands coups mécontents.*

LUCIE DELARUE.





## Le Mariage de Charley

I

MA TANTE ET MOI



RIDGET, voyez donc quel est le cavalier qui se permet de traverser la pelouse au galop, au lieu de suivre les allées. Je veux savoir quel est cet impertinent, cria tante Jessie très irritée, l'irritation d'une colombe qui s'efforce de hérissier toutes ses plumes et d'enfler sa douce voix gémissante.

Mistress Bridget n'était pas une de ces créatures sveltes et idéales qui semblent avoir des ailes. Avant qu'elle ait eu le temps de s'avancer, sur les massifs piliers qui servent de base à son buste opulent, j'avais jeté les rênes à Peters et franchi le perron d'un saut.

— L'impertinent, c'est moi, tante Jess, dis-je d'un ton modeste.

Et, saisissant la chère vieille fille par la taille, je la fis tourner autour du petit parloir tranquille, mettant ainsi une grande perturbation dans l'arrangement symétrique des tabourets et des petits tapis. Après quoi, j'enlevai tante Jess dans mes bras pour la porter, tout essoufflée, tout ahurie, dans son grand fauteuil, avec autant de précautions que si elle se fût soudain transformée en une précieuse et fragile statuette de vieux Sèvres. Je rajustai d'un doigt respectueux son tour de boucles jaunes sous son bonnet lilas. Je redressai

sa pèlerine noire sur ses épaules inégales (tante Jessie est un peu bossue). Enfin, je recueillis un tabouret de pieds resté en détresse au milieu de la chambre, et m'assis dessus, malgré la difficulté d'accommoder ma haute taille aux exigences de ce siège incommode.

Blotti près de la chère tante, j'étais devenu tout à coup tranquille et sage comme un enfant las du jeu.

— Vous êtes fou, Charley, gémit la digne tante, dès qu'elle put prononcer une syllabe. Jamais vous ne deviendrez raisonnable, jamais vous n'aurez les manières d'un vrai gentleman anglais.

C'est sa conclusion ordinaire, quand elle me voit déroger au flegme britannique de quelque façon que ce soit.

Mon père, sir Thomas Riversdale, était, de son vivant, un respectable gentleman du shire, mais ma pauvre mère, que Dieu bénisse ! était Française, et Française du Midi. Je suis né dans une villa riante aux environs de Marseille. Vous savez le proverbe : « Un coup de mistral dans la tête, un rayon de soleil au cœur. »

Lorsque, petit enfant, on m'amena en Angleterre vêtu de deuil, je trouvai pour m'accueillir, dans le vieux manoir familial, une petite dame d'âge indécis, bossue et timide, oh ! mais timide au point d'avoir peur d'un baby comme moi. Je me souviens que je ne voulus pas lui tendre la main.

Je sanglotai pendant trois jours de ne plus voir ni mon père ni maman, qui avaient été, me disait ma gouvernante, emportés par un dragon semblable à ceux de mon livre de contes. Ce dragon, hélas ! s'appelait le choléra. Je pleurai ensuite de ne plus vivre dans la claire et chaude lumière de France, de ne plus jouer au milieu des orangers en fleurs. Je pleurais surtout chaque fois que j'apercevais la petite fée bossue, que je soupçonnais être de connivence avec le dragon. Puis tout ce

chagrin violent se calma. Je me pris à aimer la grande maison grise et la tante aux regards timides et tendres. Et alors apparurent la joyeuse humeur, le caractère bouillant, prompt à l'enthousiasme, riche en fantaisie que j'avais apporté de mon pays natal.

Pour une vieille miss solitaire et timorée, la mission d'élever et de mener à bien un garçon de ma sorte peut être considérée comme une tâche ardue semée d'écueils. Cependant, je crois pouvoir dire qu'elle s'en était jusqu'ici assez bien tirée, grâce à une tendresse absolue, à une patience sans borne et à une rectitude de jugement peu commune. Me considérant, depuis ma récente majorité, comme chef de maison, jamais elle n'avait l'air de me rien commander, c'était à force de bonté ingénieuse qu'elle me faisait obéir lorsqu'il était nécessaire. Mais mon exubérance effarouchait toujours un peu sa réserve, qui était extrême, et elle me contemplait souvent avec la frayeur que lui eût inspirée un volcan en éruption établi dans son voisinage. J'abusais, je l'avoue, de ce sentiment dont je me rendais fort bien compte et m'amusais à lui faire des peurs bleues.

— Voyons, Charley, méchant garçon, me dit tante Jessie, avec inquiétude, sans vouloir m'interroger autrement, pouvez-vous être sérieux, oui ou non ?

— Je vous jure, dis-je d'une voix grave, que je n'ai jamais été si sérieux de ma vie.

C'était vrai. La joyeuse agitation qui m'avait emporté l'instant d'avant n'était qu'extérieure. Je me sentais, au fond de l'âme, recueilli et ému comme à une heure solennelle. Au moment d'aborder le sujet qui faisait mon intime bonheur, il me semblait que j'allais pénétrer sous l'ombre mystique d'un temple.

Le petit parler était redevenu calme et silencieux. Mon regard en fit machinalement le tour, rencontrant partout des souvenirs d'enfance qui, soudain, me parurent des choses très vieilles, du temps passé. Le paysage d'automne s'étendait sous la fenêtre, mélancolique et doux comme ce qui va finir. Cette idée me traversa l'esprit que notre vie à nous deux, tante Jessie et Charley, ne serait plus jamais la même, qu'il s'y était introduit un élément nouveau, mais un élément délicieux : quelque chose comme le soleil, jamais oublié, de la Méditerranée inondant tout à coup notre ciel du nord, un peu terne et voilé.

— J'arrive de Midway, dis-je enfin.

Cette information n'avait rien de surprenant, car, depuis deux mois, je rendais visite au moins une fois chaque jour aux habitants de ce domaine : M. et mistress Weston, miss Rosamonde, la belle Rosamonde, leur fille, sans compter une petite cousine qui avait nom Amy. Ma voix devait posséder un accent tout particulier, puisque tante Jessie, les mains appuyées aux bras de son fauteuil, se pencha anxieusement. Tout en elle, sauf

les lèvres, sembla vouloir m'interroger. J'attendis que son oreille fût tout près pour murmurer :

— Eh bien, oui, je l'aime et je crois... elle m'a presque dit qu'elle aussi.

— C'est donc vrai, interrompit ma tante, aussi émue que moi. Dieu soit loué !

Chère tante Jessie ! moi qui redoutais, sans me l'avouer, qu'elle prît ombrage de cette tendresse nouvelle. Je jetai mes bras autour de son cou, comme autrefois, et l'embrassai à l'étouffer.

— Là là, fit-elle, me repoussant doucement, les larmes aux yeux, occupée à se ressaisir, à se recomposer, après ce premier élan, son maintien habituel de petite fée insensible aux émotions terrestres, ce garçon veut ma fin.

— Je veux, au contraire, que vous viviez très longtemps, chère tante, pour jouir de mon bonheur. Nous serons si heureux tous trois ensemble ! Ne le croyez-vous pas ?

— Oui, Charley, et c'est la seule femme capable de faire le bonheur d'un grand étourdi comme vous.

— Merci, tanté Jess.

— C'est aussi, continua ma tante avec une certaine hésitation, la seule près de laquelle je resterai avec joie, Charley. Je la connais depuis l'enfance. Je sais que son cœur est bon.

— Un cœur d'or, dis-je avec feu.

— Elle me laissera une petite place près de vous. Je serai peu exigeante. Et comme je protestais : Chut ! taisez-vous... Elle ne se moquera pas de la vieille tante, de ses petites manies, de sa timidité, de sa tournure..

Cette crainte du ridicule était peut-être la clef de l'extrême sauvagerie de tante Jess. D'ordinaire, elle n'en parlait jamais. Il fallait qu'elle fût en ce moment dominée par une émotion qui lui faisait oublier tout le reste.

— Et vous êtes engagés l'un à l'autre ? demanda-t-elle.

— Oui, depuis quelques heures à peine. Ses parents consentent... Sur la terrasse, elle cueillait les dernières roses de la saison, dis-je sans la moindre cohérence. Oh ! tante, n'est-il pas étonnant qu'elle veuille bien m'accepter pour époux ?

— Étonnant n'est peut-être pas le mot, reprit tante Jessie avec orgueil. Vous êtes assez bien de votre personne, Charley ; vos manières manquent certainement de correction, mais on sait que vous êtes né sur le continent. Enfin, les Weston ne peuvent se comparer, comme famille, aux Riversdale. Si votre oncle, lord Ulsmere, ne se marie pas, et tout le fait supposer puisqu'il a cinquante-quatre ans et la goutte, vous hériterez du titre de comte et de toute la fortune.

Je suis entièrement satisfait de mon modeste revenu et de mon titre de baronnet, mais je m'abstiens de troubler ce qui a toujours été le rêve favori de tante Jess.

— M. Weston a gagné sa fortune dans les

cuivres. Il est fort riche, dit-on, continua-t-elle. Sa femme est de meilleure extraction; c'était une miss Sidney, dont la sœur épousa un artiste sans fortune, le père d'Amy. Celle-ci doit avoir peu de chose, mais je sais, mon Charley, que vous ne regardez pas à l'argent.

— Pauvre petite Amy! dis-je d'un ton léger, car j'étais trop heureux moi-même pour m'affliger du sort de cette orpheline. D'ailleurs, il me semblait tout naturel que le destin l'eût traitée avec moins d'égards que ma bien-aimée Rosamonde au port de reine, à la démarche de déesse, sous les pas de laquelle j'aurais voulu semer tous les trésors de la terre. Pauvre petite Amy! nous la prendrons chez nous, et lorsqu'elle sera en âge d'être mariée, ajoutai-je généreusement, eh bien! nous lui trouverons un mari.

— Vous pensez qu'Amy n'est pas en âge d'être mariée! Vous pensez... à lui trouver un mari!

Qu'a donc tante Jessie? Elle a prononcé ces paroles avec un accent de surprise indicible. Maintenant, la voici qui devient d'une pâleur de cendre. Elle arrache avec violence ses mains tremblantes que j'avais prises dans les miennes; elle me repousse avec une sorte d'effroi et s'apua, défaillante, au dossier de son fauteuil. On dirait un écroulement subit de sa pauvre petite personne.

Je m'élançai vers la porte pour appeler mistress Bridget à la rescousse. Dans ces occasions, quel est l'homme qui ne sent pas son incompetence? Mais tante Jessie me retient d'un geste très vif, très énergique.

— Ne craignez rien. Je ne vais pas m'évanouir; seulement... seulement, je m'attendais si peu... j'ai été si bouleversée... Venez, Charley, dites-moi tout.

Ainsi, je ne m'étais pas trompé: ma tante redoutait réellement l'idée de mon mariage. Sa joie était une feinte généreuse pour me donner l'illusion de son bonheur; elle savait que, sans cela, je n'aurais pu être complètement heureux moi-même. Pauvre âme! Ses forces avaient trahi son courage.

— Venez ici, reprit-elle du même ton nerveux. C'est Rosamonde que vous avez choisie?

— Oui, répondis-je avec réserve, car je plaignais sa souffrance.

— Et vous n'avez pas remarqué d'autres jeunes filles près d'elle?

— Elle les éclipserait toutes; mais il n'y a près d'elle que la petite Amy.

— Pas si petite, elle vient d'atteindre ses dix-sept ans. Et vous, Charley, vous n'en avez pas vingt-trois. C'est bien jeune pour se marier. On ne sait pas ce qu'on veut à votre âge; on se laisse prendre au premier joli visage, comme une alouette au miroir.

— Ce que vous dites peut être vrai pour les autres, répondis-je avec douceur, mais Rosamonde est si belle, si supérieure à toutes les autres

femmes! Je la choisirais dans dix ans comme aujourd'hui.

— Hum! ce n'est pas sûr, reprit ma tante. Sans parler d'attendre dix ans, vous pourriez au moins...

— Je n'attendrais pas dix jours, si je le pouvais, criai-je, perdant patience. En tout cas, j'espère bien être marié à Noël!

— Très bien, dit tante Jess, n'en parlons plus, et elle poussa un profond soupir.

Après tout, ses sentiments sont faciles à comprendre. Malgré toute la délicatesse, tout le dévouement de ma fiancée (Qu'il est doux de penser à elle comme ma fiancée!) la position de ma tante sera changée dans la maison. Elle n'y sera plus la maîtresse. Et l'exclusif amour qu'elle m'a voué la rendrait-elle un peu jalouse, quoi d'étonnant? Rosamonde, mieux que moi, saura panser et guérir ce cœur timide et tendre qui, depuis tant d'années, veille sur Charley.

## II

### CONTRETEMPS

La conversation avait été brisée par les dernières paroles de tante Jess.

— Savez-vous à qui je vous ai comparée, lorsque je suis rentré? demandai-je d'un ton badin pour rompre ce silence un peu lourd. Vous ne devineriez jamais... A la tante de David Copperfield, miss Betzy Trotwood, qui défendait si énergiquement aux ânes de traverser la pelouse.

Et j'éclate de rire, d'abord parce que, malgré tout, je suis jeune et heureux, ensuite parce que la terrible miss Betzy et la douce miss Jessie se ressemblent à peu près comme le lion peut ressembler à la gazelle.

Ma tante à moi a les yeux fermés, les mains jointes. Dort-elle, prie-t-elle, réfléchit-elle? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, je continue d'un air de profond intérêt:

— Ce bon vieux Copperfield! Vous souvenez-vous du temps où je vous en faisais la lecture au coin du feu? Je ne comprenais pas alors, et je ne comprends pas davantage aujourd'hui, que sa tante l'ait laissé épouser une petite personne insignifiante comme Dora, quand il avait près de lui cette délicieuse Agnès, un ange de grâce et de dévouement. Il eût été si facile à miss Trotwood d'ouvrir les yeux à cet aveugle.

— Vous croyez cela, répondit tante Jess, ouvrant les yeux autrement qu'au figuré, pour fixer sur moi un regard scrutateur. Eh bien, je ne suis pas de votre avis. Je crois, je sens qu'il est, au contraire, très difficile de désabuser un cœur jeune, honnête et inexpérimenté. Une mère seule le pourrait essayer... Une pauvre tante n'a qu'à se taire. Que nous importe d'ailleurs? Laissons cela.

Encore un instant, tante Jess parut se recueillir.

— Si j'étais un peu nerveuse, Charley, lorsque vous êtes entré, commença-t-elle en hésitant, si vous me voyez un peu... agitée, c'est que j'ai, moi aussi, une importante nouvelle à vous communiquer, et une mauvaise nouvelle, je vous en avertis.

— Il n'est pas question de Rosamonde? demandai-je étourdiment.

— Rassurez-vous, ma mauvaise nouvelle ne concerne que moi.

La voix est douce et suave, mais il n'y a pas à s'y méprendre : ma tante est jalouse de ma fiancée. Je me mords les lèvres, admirant, en mon for intérieur, à quel degré d'injustice la jalousie peut amener une femme sensée.

— Vous savez que toute ma fortune est aux Indes, continua tante Jessie, puisque je ne possède rien en plus de la propriété que m'y a laissé par testament mon frère le major. Eh bien, mon cher ami, si les choses continuent comme elles ont commencé, je ne posséderai bientôt plus aucune parcelle de terre dans aucune partie du monde, et cela grâce à la déplorable administration d'un jeune intendant dont le père était pourtant le plus consciencieux et le plus habile des hommes. Voilà ce qu'est devenue la jeunesse d'aujourd'hui.

— Rassurez-vous, tante, nous trouverons un agent sûr et nous l'enverrons surveiller ce jeune homme.

— Et ils se mettront deux pour mieux me tromper. Tenez, la seule chose que j'aie à faire, c'est d'y aller moi-même... Mon Dieu, oui.

La foudre tombant d'un ciel sans nuage ne m'eût pas plus surpris que cette déclaration tombant des lèvres timides de ma tante.

— Vous! C'est impossible, vous ne parlez pas sérieusement.

— Si! si!... Il faut l'œil du maître. Oh! cela ne sera pas un voyage d'agrément, je le sais bien. Et tante Jessie frissonna des pieds à la tête. Il est possible que j'y laisse mes vieux os. Bast! on meurt partout, quand l'heure est sonnée, et le bon Dieu saura où me retrouver au jour du jugement.

Était-ce bien tante Jess qui s'exprimait de la sorte? Elle qui ne montait point en voiture sans trembler et qui ne pouvait passer sans frémir auprès d'un cimetière.

— Ce n'est pas, voyez-vous, au moment où vous vous préparez à fonder une famille que je puis laisser perdre une fortune qui, plus tard, sera la vôtre.

Ainsi, c'était encore pour moi cette généreuse pensée.

— Écoutez, tante, dis-je, en toute autre circonstance, je vous aurais déjà offert de partir de suite, mais, vous comprenez que je ne puis m'éloigner de Rosamonde.

— Oui, je comprends... C'est moi qui m'éloignerai, et cela ne fera de peine à personne.

Je pris mon front à deux mains :

— Ne parlez pas ainsi, tante, vrai, vous allez me faire perdre la tête.

Je me levai et fis quelques tours dans la pièce. Pour la première fois de ma vie, je me sentais très irrité contre ma vieille parente. Sa jalousie visible me semblait ridicule, et pourtant pitoyable. De plus, je croyais qu'elle ne jouait pas franc jeu avec moi. Je sentais que sa résolution subite de s'embarquer n'était pas naturelle. Certes, le voyage, en soi, n'avait rien d'effrayant pour une femme habituée à la mer, mais tante Jess avait horreur de la *perfide*, ainsi qu'elle se plaisait à la nommer. Peut-être voulait-elle me mettre à l'épreuve, voir si je serais capable de lui sacrifier quelques mois de bonheur en échange de son long dévouement.

D'un autre côté, elle avait probablement raison de penser que l'œil du maître était nécessaire pour remettre les choses en état. Je n'avais jamais songé à la fortune de Rosamonde, mais mon attention se trouvant attirée sur ce point, je me dis qu'il me serait insupportable de la savoir plus riche que moi.

Pendant que je roulais ces idées dans mon cerveau, marchant à grand pas, tante Jess se tenait immobile, renversée dans son fauteuil, la tête appuyée sur l'épaule droite, qui surmonte la gauche un peu plus qu'il ne faudrait pour la symétrie, les yeux mi-clos, les doigts enlacés. La lumière d'automne l'enveloppait tout entière, soulignant les lignes de sa silhouette menue, faisant courir une transparence presque immatérielle sous sa peau de blonde, à l'épiderme resté fin et rosé aux joues, comme si le sang y montait d'un cœur toujours jeune. Au contraire, le front s'était jauni et plissé de mille sillons tracés par les épreuves, les déceptions, les luttes qui vieillissent. Elle a traversé la vie sans passions apparentes, toujours fragile, craintive. On la juge nulle, un peu bizarre. Moi seul connais la flamme intérieure de dévouement et de tendresse qui brûle dans cette enveloppe chétive.

Tout à coup, une larme glissa sous les cils baissés, et je me sentis soudain pris d'un grand attendrissement. Je m'arrêtai, les bras appuyés au dossier du fauteuil, et penchant ma haute taille au-dessus de tante Jessie :

— Je partirai, moi, si vous voulez, dis-je.

Elle leva les yeux et me regarda attentivement sans répondre. La petite larme coulait seule au coin des lèvres; il n'en vint point d'autre.

— Eh bien, fit-elle avec un tendre sourire, je pense que cela sera mieux ainsi.

— Vous ne me remerciez pas mieux que cela, repris-je, un peu froissé de voir mon sacrifice accepté si simplement.

— Quand vous serez marié, Charley, nous réglerons tous nos comptes.

Elle s'était redressée toute guillerette.

— Retournez à Midway, mon ami, je suppose

que vous y dînez ce soir. Mes compliments à Rosamonde, s'il vous plaît.

Et je retournai à Midway, non sans avoir, toutefois, pris le temps de procéder à une toilette minutieuse.

Mon futur beau-père, M. Weston, est, je dois le reconnaître, un homme exclusivement pratique, quoique très supérieur au reste de l'humanité, grâce aux liens étroits qui le rattachent à mon idole. Lorsque, sur un ton lugubre, je lui parlai de mon projet de voyage, il me répondit que les affaires sont les affaires, et quand, d'une voix peu assurée, je fis allusion à mon prochain départ, il m'apprit que le temps est de l'argent.

Ma future belle-mère est à mes yeux la distinction même, puisqu'elle a donné le jour à Rosamonde, mais elle surpasse en rotondité mistress Bridget elle-même ; elle pèse près de cent kilos, et l'on dirait que ce poids exerce de tous côtés sur l'intelligence une pression qui empêche cette dernière de se manifester très vivement au dehors. Elle tenait à la main un petit verre de curaçao, car la chère âme ne dédaigne pas les liqueurs fortes. Elle me pria simplement de lui en rapporter quelques barils, si j'en trouvais sur ma route.

Ma fiancée fut délicieuse.

— Puisque la fortune de votre tante sera un jour la vôtre, me dit-elle, arrangez-vous de manière à lui gagner beaucoup d'argent. Je préfère être mariée après mon amie Helen Dale et recevoir de plus beaux cadeaux, d'autant plus qu'elle épouse un simple commerçant comme papa et que vous êtes baronnet, votre femme s'appellera lady Riversdale.

Elle me disait cela avec une fierté charmante, un peu plus tard, sur la terrasse, en regardant le ciel s'illuminer de points de feu ; moi, je regardais ses yeux à cette clarté indécise ; ils brillaient d'une lueur humide sous l'ombre des longs cils relevés.

— Rosamonde, dis-je à voix basse, ne regardez pas ainsi les étoiles. Je crains qu'elles vous atti-

rent comme une de leurs sœurs, car vous êtes trop belle et trop exquise pour appartenir à notre pauvre terre.

Elle rit, et la blancheur de ses petites dents brilla dans l'ombre.

— Quelles folies, vous dites ! C'est moi qui attirerais les étoiles si je pouvais les réunir toutes dans mes deux mains ! Je les aime parce qu'elles ressemblent si bien à des pièces d'or ! Voyez, ne dirait-on pas qu'on les compte là-haut et qu'on les retourne pour voir s'il n'y en a pas de fausses ! Vous penserez à cela lorsque vous serez sous d'autres cieus ! comme disent les romances.

— Oh ! oui, je penserai à vous, Rosamonde ! J'avais envie de pleurer.

— Cela vous donnera du courage pour travailler. Vous resterez tout le temps nécessaire, et, quand vous reviendrez, vous me trouverez prête à devenir lady Riversdale. J'ai toujours eu envie d'être lady quelque chose ; c'était déjà mon rêve lorsque je portais des robes courtes, n'est-il pas vrai, Amy ?

Je n'avais pas entendu la petite cousine.

— Vous allez prendre froid, Rosamonde, dit-elle à ma fiancée. Je vous apporte un châle. Et quand elle l'eut entortillée dans je ne sais quelle draperie qui eût fait ressembler toute autre à un paquet... Voilà, dit-elle avec satisfaction. Maintenant, vous pouvez braver la fraîcheur du soir. Elle se tourna vers moi : Soyez tranquille, pendant votre absence, j'aurai soin d'elle et aussi de miss Jessie. Miss Jessie m'aime beaucoup, acheva-t-elle d'un ton glorieux.

C'est un goût que je suis loin de partager, pensai-je. Quelle sottise petite fille ! Est-ce qu'on vient déranger des fiancés en train de converser avec les étoiles ?

MARIANIC DU ROCHER.

(La suite au prochain numéro.)



## Pensées et Maximes

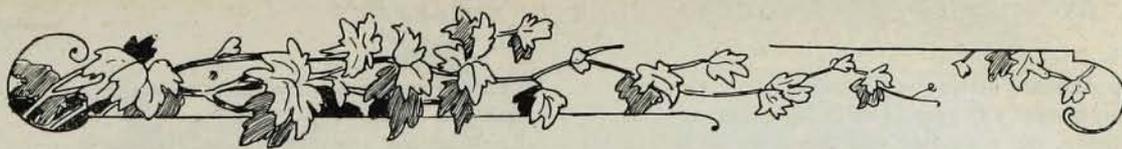
Presque toutes les femmes passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir jusqu'au jour où elles se disent trop vieilles pour apprendre.

(M<sup>me</sup> DE SOUZA.)

\*\*\*

Le plus grand dérèglement de l'esprit c'est de croire que les choses sont parce qu'on veut qu'elles soient. Il est quelquefois fatigant d'être contredit, mais il est dangereux de ne l'être pas.

(BOSSUET.)



## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques. — M. Colonne : Ses grands concerts du Châtelet et ses matinées du jeudi. — M. Saint-Saëns en Belgique. — De Bruxelles en Russie et de Saint-Petersbourg à Londres. — Nouvelles. — Musique de choix.



On ne peut dire encore quand passeront *Les Maîtres Chanteurs* dont les études marchent sans relâche et sont arrivées déjà à un point satisfaisant. Mais c'est à la perfection que doit aspirer la direction de l'Opéra, et nous doutons fort que la première de l'œuvre

de Wagner ne subisse pas quelque retard sérieux. En dehors de ce qui concerne la tâche des artistes, on sait que les ouvrages de ce maître sont souvent d'une machination très compliquée.

En même temps, on prépare la reprise de *Thaïs*, pour laquelle M. Massenet a remis entre les mains des directeurs, il y a un mois, le manuscrit du nouveau tableau *L'Oasis*, ainsi que celui du divertissement qu'il ajoute au troisième tableau, et dont une partie est mélangée de chant; mais rien de certain quant aux dates de ces deux premières.

L'Opéra-Comique ne fixe pas davantage le jour où *Sapho* sera offerte à l'admiration du public. On sait seulement que *Le Spahi*, musique de M. Lucien Lambert, passera avant *Sapho*, et avant la reprise de *Martha*. M. Pierre Loti doit venir à Paris pour assister à la première représentation du *Spahi*, qui a été tiré de son roman par MM. Louis Gallet et André Alexandre.

A la Porte-Saint-Martin (Théâtre-Lyrique provisoire), on a donné *La Mégère apprivoisée*, comédie lyrique en trois actes et quatre tableaux, d'après Shakspeare, par M. Émile Deshayes, musique de M. Le Rey. A part M. Labis, dont on a apprécié la belle voix, et Mme Noelly, qui a su faire valoir le rôle de la Mégère, l'interprétation de cet ouvrage a laissé à désirer. Aussi, souhaitons-nous à M. Le Rey, musicien de valeur qui fut élève de Léo Delibes, de pouvoir faire accepter sa partition chez M. Carvalho, qui saura mettre en lumière ses qualités de mélodiste et sa science orchestrale.

L'éminent chef d'orchestre du Châtelet, M. Éd.

Colonne, a repris la série de ses grands concerts le 17 octobre, après en avoir fait connaître le nombre (24), et les conditions d'abonnement, comme pour ses Matinées du jeudi au Nouveau-Théâtre, la scène élégante de la rue Blanche, dont la première séance est fixée au 4 novembre.

Saisissant fort à propos le renoncement de M. Lamoureux, l'habile directeur des concerts du Châtelet, avec son coup d'œil de maître, a de suite compris qu'il y avait une lacune à combler en même temps qu'une mine des plus artistiques et des plus riches à exploiter.

Sans perdre une journée, il a créé, il vient de fonder les *Matinées du Jeudi*, qui n'auront de ressemblance avec les grands concerts que par la perfection de l'exécution, le talent des artistes et le choix distingué des ouvrages qu'on y entendra. Ce sera plus qu'un plaisir, mais aussi un enseignement, une école instructive où l'on verra défiler les chefs-d'œuvre des siècles précédents et tous ces maîtres anciens dont nous connaissons encore les noms, mais dont nous ignorons la plupart des ouvrages. Une place sera réservée aux jeunes maîtres de talent de toutes les écoles modernes, et chaque programme contiendra environ dix numéros. Et comme la saison comprendra au moins vingt matinées, on voit quelle somme énorme de travail s'ajoutera, pour le grand chef d'orchestre, au colossal labeur des séances du Châtelet.

C'est une lourde tâche que s'impose M. Colonne; après avoir consacré plus de vingt ans de sa vie à la direction de l'Association artistique, il aurait pu prétendre au repos, si glorieusement gagné. Mais, passionné pour son art, il pense, comme nous, que talent oblige, et nous lui prédisons, pour les matinées du Nouveau-Théâtre, un succès égal à ceux qu'il a su conquérir au Châtelet, et qui seront une juste récompense de son grand talent et de sa vaillante initiative.

Avant de quitter M. Édouard Colonne, ajoutons que M. Richard Strauss, le jeune et déjà célèbre chef d'orchestre du théâtre de Munich, doit venir cet hiver à Paris, où il dirigera l'orchestre du Châtelet pendant plusieurs concerts. On se souvient encore de l'immense succès qu'y obtinrent MM. Félix Mottl et H. Lévy.

A l'occasion de l'Exposition de Bruxelles, qui fait en ce moment de la Belgique une véritable

succursale artistique de la France, arrêtons-nous un instant à la grande salle des Fêtes de l'Exposition, où a eu lieu une des grandes solennités musicales de cette année : le premier concert extraordinaire de la saison des Concerts Populaires, consacré aux œuvres de M. Camille Saint-Saëns, et dirigé par le maître. On y a entendu *La Marche du Synode*, de l'opéra *Henri VIII*; l'Ode superbe : *La Lyre et la Harpe*, première exécution, à Bruxelles, pour solos, chœurs, orgue et orchestre, poésie de V. Hugo : la partie d'orgue tenue par l'illustre auteur de *Samson et Dalila*; on sait que le maître est le plus grand organiste de l'époque. Dans plusieurs pièces d'orgue de sa composition, son succès a été un véritable triomphe. L'exécution de la troisième symphonie en si mineur, pour orchestre, orgue et piano, dirigée par M. Saint-Saëns, a soulevé tous les enthousiasmes : c'était aussi la première fois que l'on entendait cet autre chef-d'œuvre à Bruxelles. Les chœurs du « choral mixte », très bien stylés, ont été félicités par le maître, ainsi que les solistes, M<sup>mes</sup> Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez, qui ont été chaudement applaudis.

Puisque nous sommes sur la route du nord, disons encore que la réouverture du Théâtre Impérial Marie, de Saint-Pétersbourg, a eu lieu devant une salle comble, avec l'opéra de Gienka : *La Vie pour le Tsar*. Les interprètes ont été hors de pair et M<sup>me</sup> Gorlenko-Dolina, qui jouait le rôle travesti de Wania, a été l'héroïne de la soirée par le sentiment profond et vrai qu'elle a mis dans l'interprétation de la scène du cloître, au troisième acte et dans les multiples nuances de ce rôle si vivant et si dramatique.

Si nous revenons par l'Angleterre, nous trouvons M. Bourgault-Ducoudray, l'éminent professeur au Conservatoire, donnant des conférences à Saint-James-Hall, de Londres, sur les chants populaires et la danse grecs. Un chanteur grec, M. Aramis, interprète la partie musicale, et M<sup>lle</sup> Sandrini, de l'Opéra, a été demandée pour reconstituer les différentes danses grecques en costume antique.

Nous apprenons que, pendant sa villégiature à Rosnay, M. T. Dubois avait consacré ses loisirs à écrire la partition d'un petit opéra-comique sur un livret de M. Georges Boyer. Il paraît que dans cet ouvrage, on verra une reproduction du tableau connu : *Rouget de Lisle chantant « La Marseillaise » devant le maire de Strasbourg*.

Au Conservatoire, les professeurs se sont réunis, sous la présidence de M. T. Dubois, pour élire un des leurs au Conseil supérieur de cette institution, en remplacement de M. Saint-Yves Bax, décédé il y a quelques mois. C'est M. Bussine, professeur de chant, qui a été élu par trente et une voix

sur trente-six votants. Excellent choix : un savant aimable.

*Le Ménestrel* annonce, après la harpe chromatique, les timbales chromatiques. Quand M. Saint-Saëns écrivit *Le Déluge*, il avait prévu, dans son orchestration de la partie de *La Tempête*, des timbales chromatiques dont la construction parut impossible à cette époque, de sorte que M. Saint-Saëns dut modifier les effets qu'il voulait confier aux timbales. M. Lyon, directeur de la maison Pleyel, vient de réussir ce difficile problème de facture. M. Ed. Colonne donnera prochainement *Le Déluge* avec sa partie de timbales, tel qu'elle a été primitivement écrite.

Un Américain vient de terminer et de faire breveter une machine à copier la musique. L'apparence extérieure de l'instrument est celle de la machine à écrire ordinaire, mais le mécanisme intérieur est plus compliqué. Quoique la notation musicale exige l'emploi d'un grand nombre de signes, la nouvelle machine n'a que quarante-deux touches et son emploi ne nécessite aucune connaissance de la musique.

Le froid précoce que nous a ramené octobre a précipité les rentrées, et le mouvement musical s'est accentué plus que de coutume en ce mois de transition : M. E. Gigout a recommencé ses cours d'orgue le 15 octobre.

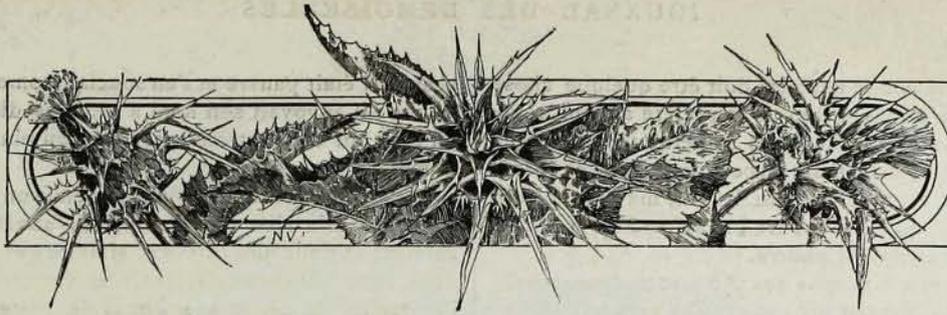
M<sup>me</sup> Marthe Crabos a repris ses leçons de chant, ses cours de diction et d'ensemble, depuis le 1<sup>er</sup> octobre, 53, boulevard Saint-Michel.

M<sup>me</sup> Roger-Miclos, l'éminente pianiste, a également repris ses cours et ses leçons, 27, avenue Mac-Mahon, depuis la même date.

M<sup>me</sup> Édouard Colonne a aussi recommencé ses cours et leçons de chant depuis le 1<sup>er</sup> octobre, 43, rue de Berlin. Toutes ces rentrées avancent, comme l'hiver, de près d'un mois sur celles des années précédentes.

— Voici quelques compositions pour piano qui seront un agréable délassément aux études sérieuses qui recommencent. C'est d'abord la charmante fantaisie de Rodolphe Viarizio, sur *Mignon*, d'A. Thomas, pour mandoline et piano, dont l'accompagnement, sous le chant de la mandoline, est des plus harmonieux : bonne moyenne force. A défaut de mandoline, nous pensons que le violon peut la remplacer. — Parmi les « Impressions et Souvenirs », de A. Marmontel, nous choisissons la jolie *Valse mélancolique*, d'une expression rêveuse, pleine de grâce. — La mignonne *Pastorale*, de Ch. Grisart, plaira par son charme mélodique et sa facture point banale. Comme la précédente : très moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne, au *Ménestrel*.

MARIE LASSAVEUR.



## Causerie de Quinzaine



Il y a une chose que l'histoire ne pardonnera pas à notre époque, si l'histoire est bien informée, ce qui est parfois douteux, tant on y découvre de points faibles, mal éclairés ou passionnément infidèles. Cette chose, c'est la vénalité. Tout est à vendre,

on vend tout. Ses convictions, sa gloire, son courage, ses émotions. Ce n'est pas la faute des individus, c'est celle des sociétés; mais qui forme les sociétés sinon les individus?

J'ai fait cette constatation mélancolique en lisant un entrefilet de journal où il est dit que Nansen parcourt en ce moment l'Amérique pour le compte d'une compagnie qui lui donne 1,600,000 francs pour ses frais de déplacement et une part proportionnelle dans les bénéfices de ses conférences. Dieu me garde de dire du mal de Nansen, d'abord je n'en pense pas, et peut-être le journal qui fait circuler la nouvelle représente-t-il l'histoire mal informée que je suspectais tout à l'heure; mais, tout de même, ça me chiffonne. J'aurais mieux aimé que le génie du pôle Nord restât entouré de son auréole de glace; la perspective de le voir avec son barnum se promener, tel un ours blanc dans les foires, non, je n'aime pas ça!

— Et savez-vous, chères lectrices, de qui c'est la faute, quel est le vrai coupable? — C'est vous.

— Nous?

— Oui, vous; écoutez-moi :

Pourquoi veut-on de l'argent à tout prix, même parfois au prix de son honneur qui est tout ce qu'il y a de plus sacré après Dieu? Parce que la dépense excède partout la fortune dont on dispose. Or, qu'est-ce qui dépense? Vous baissez le nez, vous avez compris : luxe du mobilier, luxe de la table, luxe du vêtement...

— Mais je m'habille de serge.

— Petite masque, vous savez bien que ce n'est pas l'étoffe qu'on vous reproche, mais l'ensemble, le prix de revient, la façon, si vous voulez qu'on mette les points sur les i. Autrefois, les *grands couturiers* n'habillaient qu'une infime minorité de la haute classe, la cour, les très hautes fonctionnaires, les rares millionnaires. Aujourd'hui, je ne sais pas de jeune fille ou de jeune femme, si modeste que soit sa position, qui ne cède une fois à la tentation de se faire habiller dans une grande maison, et, quand on en a tâté, qui donc est assez sûre de soi pour n'y pas retourner : ça va comme un gant; les doublures de soie sont si moelleuses... « et puis un chic, vous savez... » « Il n'y a que les capotes de V... pour vous coiffer, ça c'est incontestable... » « Moi, je ne peux supporter que les corsets de S..., ils me font la taille de M<sup>lle</sup> B..., de la Comédie-Française... » « Et moi, les bottines de F..., le cordonnier de la petite R..., des Variétés. » Et en avant les actrices, les chanteuses, les écuyères!

Or, la robe de laine du grand couturier est de 300 francs au minimum; le chapeau de V..., 80 francs; le corset de S..., 60 francs; la jaquette de R..., 200 francs; les bottines de F..., 40 francs, et, avec des gants de 6 francs dont la coupe est irréprochable, la voilette et quelque autre accessoire sans importance, voilà un total de 700 francs. Notez qu'il y a deux saisons de robes, au moins, et qu'il faut trois toilettes par saison quand on sort un peu le soir.

Les jeunes filles se marient, augmentent leur dépense personnelle; ce luxe, auquel on les a habituées jeunes, leur paraît indispensable, elles ne se gênent pas pour le dire devant leurs enfants : « J'aimerais mieux ne pas sortir que d'être fagotée. » « Ne me parlez pas de ces massacres de couturières de province qui n'ont pas de coupe. » Ou « Plutôt me priver de friandises que de chic, le chic est tout. » La petite fille, qui entend cela et qui aime énormément le dessert, est très frappée de la profession de foi maternelle. Elle se

dit que la coupe anglaise doit être quelque chose d'inappréciable puisqu'on la préfère à de la crème au chocolat; ça reste dans sa petite tête, attendez ses dix-huit ans. Quant au petit garçon, il se répète: « le chic est tout, maman l'a dit, ma femme sera chic », et, quand il mettra cet axiome en pratique, il paiera comme il pourra.

Tout cela, à propos des cinquante-deux conférences de Nansen sur son voyage vers le Pôle!

Hélas, que ne pouvons-nous entendre de même le récit du voyage aérien tenté par André et ses deux intrépides compagnons. Il y a cinq mois qu'ils se sont envolés dans les airs et, depuis lors, on n'a eu d'autres nouvelles que celles apportées par un pigeon voyageur, et qui étaient datées du troisième jour de leur voyage. Depuis, plus rien, et il y a une fiancée norvégienne qui attend, se demandant chaque jour où est son ami.

On vient d'élever à Saint-Céré une statue au maréchal Canrobert; celui-là n'entendait rien vendre et ne se laissait pas prendre à la fascination des louis d'or. Témoin cette anecdote qui le dépeint tout entier: Envoyé en Italie pour représenter la France aux obsèques du roi Victor-Emmanuel, on lui alloua une somme de 100,000 fr. pour frais de représentation. Le brave maréchal fut économe des écus de son pays et, sa mission remplie, il fit dire au gouvernement français qu'il restait 40,000 francs à sa disposition.

Les 100,000 francs étaient votés, le budget bouclé, il n'y avait plus à y revenir; on dit à Canrobert que son honnêteté était bien gênante et qu'il fit ce qu'il lui plairait de cet argent. Voilà le maréchal furieux: le gaspillage, la malversation, les pots de vin, les finances de l'État, et des f..., et des b...! tant et si bien que pour avoir la paix avec Canrobert toute l'administration se mit à faire des virements de fonds, des bordereaux, des articles supplémentaires, et on reprit les 40,000 francs dans les caisses ministérielles.

Et puisque je parle de gloires intègres, je ne puis passer sous silence et sans un rappel ému la mort du général Bourbaki, ce soldat si français de cœur et d'allure, bien qu'il fut Grec d'origine.

Quand je le vis pour la première fois, c'était l'incarnation du vrai fantassin, crâne, audacieux jusqu'à la folie, bon enfant, adoré de ses hommes qui le mettaient en chanson comme le père Bu-

geaud. Il était pauvre et s'en souciait comme d'une jujube; il envoyait son képi à tous les diables — on était sûr de le retrouver toujours au plus fort de la mêlée.

Lorsque je le revis en 1874, c'était un homme assagi, à cela rien d'étonnant, les années nous calment et nous alourdissent. Mais ce qui frappait dans cette physionomie, jadis si vivante, c'était l'empreinte de découragement et de tristesse que rien n'effaçait complètement. Il avait l'air d'un rêveur surpris en plein cauchemar.

Ah! c'est que l'année terrible avait passé sur lui comme la meule sur le grain, c'est qu'il avait pu croire que la patrie avait douté de lui, de son dévouement et de son honneur. Il ne se releva jamais d'une telle secousse, malgré les efforts de la France pour la lui faire oublier.

Quand vous ouvrirez votre journal, mes chères lectrices, l'hiver sera tout à fait venu; déjà ses après morsures ont fait tomber nos dernières roses, ces roses si pâles et si charmantes de l'automne, et le glas, qui sonne partout, nous avertit de la triste fête qui se prépare. Partout des couronnes de lierre et d'immortelles, et de longues processions noires qui vont aux champs du repos. N'oublions pas ceux qui nous ont aimés.

C'est dans la campagne que cette fête touchante a le mieux conservé sa foi et sa poésie; les morts dorment au milieu des vivants, autour de l'église; on les salue en passant, on les consulte, on les prie, et ils font toujours partie de la famille. Jeannette, en allant à la grand'messe, frôle, en passant, la pierre où est gravé le nom de l'aïeule. Elle se recueille, dit un *De Profundis* dévot, et, tout bas, ajoute cette invocation à la prière liturgique: « Bonne vieille mère qui êtes auprès du bon Dieu, dites-lui que je voudrais bien voir Pierre, et puis l'épouser si ça se peut. » Et comme par hasard Pierre apparaît à l'autre bout du cimetière, il s'arrête devant une autre tombe, tortille son chapeau, et confie à l'*ancien* qui dort là à ses pieds: « J'épouserions ben Jeannette si Dieu me venions en aide. » Pour ces simples de cœur, la mort n'a rien d'effrayant, et des invisibles anneaux relient les chaînons de la vie présente à ceux de l'éternel au-delà.

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.